

COURS PAR NIVEAU Chez les profs, l'idée des groupes sème le doute (Libe)

La décision du ministre de l'Education de séparer les collégiens en cours de français et de maths selon leur niveau divise les professeurs. Nombre d'entre eux racontent la difficile gestion des classes hétérogènes, qu'ils aimeraient voir réduites de moitié, sans en faire des groupes uniformes.

PAR CÉCILE BOURGNEUF

«En salle des profs, on a la gueule de bois», résume Alexis, prof de français dans un collège de la banlieue parisienne, depuis les annonces du ministre de l'Education nationale, Gabriel Attal, pour «relever le niveau» des élèves. Une mesure est unanimement rejetée par Alexis et ses collègues, celle sur les groupes de niveau en français et en maths. Elles concerneront les sixièmes et les cinquièmes dès la rentrée prochaine, puis, l'année suivante, les quatrièmes et les troisièmes. Dans ces matières, il n'y aura plus de classes, seulement des groupes. «Ce sera la catastrophe, anticipe Alexis. Quand on est catalogué à 11 ans comme étant en difficulté, on a beaucoup de mal à se départir de cette étiquette. On s'enferme dans cette représentation de nous-même, dans une sorte de fatalisme en se disant qu'on ne vaut pas mieux.» C'est ce qu'il observe déjà dans les classes de sixièmes réparties par niveau, depuis septembre, lors de l'heure hebdomadaire obligatoire de soutien (pour les élèves en difficulté) et d'approfondissement (pour les autres) en mathématiques ou en français : «On se rend compte que ce n'est pas forcément une réussite. Ceux en difficulté ne passent pas un bon moment parce qu'ils ont besoin d'être tirés vers le haut, pas d'être cloisonnés.»

Les élèves passeront un tiers de leur emploi du temps dans leurs trois groupes de niveau. Le premier concentrera les collégiens les plus en difficulté, qui ne seront pas plus de quinze, a assuré le ministre. Or, le dernier rapport Pisa sur les performances des élèves montre que la France reste toujours le pays de l'OCDE où l'origine sociale a le plus fort impact sur les résultats scolaires. «Les groupes de niveau reviennent à faire du tri social, parce que les élèves qui réussissent le moins cumulent des difficultés, sociales, familiales, donc on va les maintenir dans ces déterminismes, prédit Cécile, professeure de français dans un collège à Gravigny (Eure). C'est d'une violence extrême d'être stigmatisé comme ça pour des ados en construction.» Dans son établissement, les professeurs sont très partagés sur cette idée. «Certains collègues sont clairement tentés en se disant qu'ils pourraient mieux aider les élèves en difficulté, mais parmi ceux qui sont parents, qui aurait envie de voir son enfant dans ce groupe ? Personne.»

GRAND ÉCART

Les enseignants partagent le même constat : gérer une classe hétérogène n'est pas chose aisée. Voilà pourquoi l'idée de séparer les élèves selon leur niveau séduit Stéphane, prof de maths de 60 ans dont trente-cinq d'enseignement au compteur. Dans son collège d'Orsay (Essonne), il doit faire le grand écart «entre les brillants qui s'ennuient et ceux très en difficulté avec un moins bon niveau en troisième qu'ils ne l'avaient en sixième parce qu'ils ont décroché. On n'arrive pas à les sauver, déplore-t-il. Certains profs disent que les groupes de niveau sont stigmatisants mais ce qu'on fait aujourd'hui n'est pas mieux.» A condition selon lui d'avoir plus de profs embauchés derrière, comme l'a promis Gabriel Attal, sans encore préciser combien. «Au collège, les écarts de niveau entre les élèves sont plus marqués depuis qu'on a supprimé le redoublement, pour de bonnes raisons, sauf qu'on n'a rien mis à la place, éclaire la sociologue Marie Duru-Bellat, spécialiste des inégalités dans le système scolaire. On a donc un accroissement de l'hétérogénéité des classes. Or, dans les enquêtes internationales, les profs français sont ceux qui se plaignent le plus de ne pas savoir la gérer, ce qui montre qu'il y a un problème de formation initiale et continue.»

Ce n'est pas le cas d'Alexis, le prof de français de banlieue parisienne : «C'est parfaitement normal pour un prof de devoir gérer une classe hétérogène. Différencier, ça fait partie intégrante de notre métier et il y a plus d'émulation comme ça parce qu'il y a une multitude de réponses, de regards différents. Sans compter qu'on peut s'appuyer sur les élèves en réussite, souvent précieux pour aider ceux en difficulté.» «Quand on enseigne on n'est pas face à un groupe d'élèves, complète Antoine, prof de maths dans un collège REP à Villiers-le-Bel (Val-d'Oise). On ne déclame pas nos cours, on les construit avec eux.»

«VISER PLUS HAUT»

Et chacun a sa méthode pour que tout le monde suive. Julie (1), professeure de français dans un collège REP + à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), doit jongler entre des élèves avec 17 de moyenne et d'autres qui ont seulement 2. Elle a tendance à laisser les bons travailler en autonomie pour se concentrer sur les plus en difficulté, pour qui elle marque des différences : «J'attends moins de production de leur part et je leur donne des exercices avec des textes à trous ou à choix multiples, contrairement aux autres qui doivent répondre à une question.» Les études le montrent, les professeurs s'adaptent à leur public. Cécile sait quel risque cela représente de regrouper ses moins bons élèves : «On ne travaillera que sur des textes simples, on n'aura pas le travail collaboratif qu'on peut mener dans une classe variée, ce partage des savoirs qui les fait progresser. Et à la fin, ça va creuser les écarts dans toutes les disciplines parce qu'on a besoin du français dans les autres matières pour lire un texte en histoire ou un problème en maths.»

Une fois toutes les deux semaines, Julie a ses classes de quatrième et de troisième en petits groupes, à 12 au lieu de 24. «On ne les met pas par niveau mais par groupes alphabétiques ou en fonction de leurs options et on voit la différence. C'est bien mieux pour accompagner chaque élève.» C'est ce que disent tous les professeurs interrogés qui ont «la chance» d'avoir accès à ces dispositifs, «parce qu'il y en a de moins en moins», regrette Julie. Car leur constitution dépend du montant de la DHG, la dotation horaire globale, qui répartit le budget annuel des établissements sous la forme d'une enveloppe d'heures, en fonction de leurs effectifs notamment. Et comme les moyens baissent, une fois les heures de cours obligatoires fixées, il reste peu d'heures à se répartir entre les disciplines pour obtenir du temps en demi-groupe. Pourtant, c'est la méthode plébiscitée par tous les profs interrogés, à condition que ces groupes ne soient pas uniformes, répètent-ils.

Cynthia, professeure d'espagnol dans un collège privé à Bayonne (Pyrénées-Atlantiques) en décrit les effets négatifs. Elle a cette année deux groupes en LV2 de niveaux très différents. L'un des deux, hasard des options, ne regroupe que neuf élèves, qui cumulent les difficultés. Quatre proviennent de classes Ulis (dispositif permettant à des élèves handicapés de suivre une partie de leurs cours en groupe restreint) et quatre autres sont inscrits dans le plan d'accompagnement personnalisé (dispositif qui s'adresse aux élèves présentant des troubles de l'apprentissage, comme de la dyslexie). Résultat : «Ils sont moins nombreux dans ce groupe mais comme ils ont beaucoup de difficultés, j'avance plus lentement avec eux. Ils sont plus dissipés aussi et ça manque d'élèves moteurs qui les poussent à s'améliorer.»

Gabriel Attal assure que les groupes de niveau ne seront pas figés dans le temps, que les élèves pourront basculer dans l'un ou l'autre selon leur progrès, mais Clémentine, professeure de français dans un collège à Saint-Quentin (Aisne), s'attend à ce que ce soit à la marge : «Les classes de niveau, on y reste parce que c'est plus reposant quand on est en échec d'être avec d'autres élèves en échec, assure-t-elle. On ne va pas aller au maximum de ses capacités parce qu'on n'est pas tiré vers le haut. 12 de moyenne pour eux, ça reste une bonne note par rapport aux autres du groupe, donc ils ne vont pas viser plus haut.» Selon elle, cela n'a pas de sens d'assigner les élèves dans un groupe «parce que certains peuvent être faibles en lecture mais bons en orthographe et inversement, donc c'est compliqué de les mettre tous dans une même case».

«IMPASSE»

Pour la première fois en dix-huit ans de carrière, Clémentine a cette année un seul niveau de classe, des cinquièmes. Depuis septembre, elle a créé dans chacune de ses classes cinq groupes de niveau, allant du plus faible au plus fort. Ses élèves ont par exemple la même leçon de conjugaison mais ils la travaillent ensuite différemment, selon les exercices différenciés qu'elle leur donne. «L'idée est que les plus en difficulté franchissent une à une les étapes de compréhension, explique Clémentine. A la fin, ils doivent maîtriser les acquis demandés.»

La professeure de français a constaté de réels progrès pour 114 de ses 120 élèves. «J'en ai encore six sur qui ça ne fonctionne pas parce que ce sont des élèves qui ont trop souffert d'être catalogués en grande difficulté et on arrive à une impasse.» Pour Antoine, le prof de maths de Villiers-le-Bel, ces élèves n'ont pas forcément un moins bon niveau que les autres, mais «ils n'ont pas les attendus scolaires, parce qu'ils n'ont pas les codes de l'école, qu'on n'a pas le temps de leur donner avec des classes surchargées». D'où ce plaidoyer pour des cours en demi-groupe, à condition de conserver leur hétérogénéité.

(1) Le prénom a été modifié.